

# Les concours académiques de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle : une forme historique de production de savoirs linguistiques

**Gerda Haßler**

Université de Potsdam

---

## RÉSUMÉ

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les académies européennes n'étaient pas seulement des assemblées de philosophes, de gens de lettres et de savants reconnus par leurs pairs qui avaient pour mission de veiller aux règles et aux usages dans leurs disciplines. En ce qui concerne le langage, les académies devaient, bien sûr, s'occuper de la normalisation des langues, mais elles incitaient aussi à la réflexion sur le langage et la littérature et elles contribuaient à fournir des réponses à la discussion linguistique de l'époque. À cet effet, plusieurs académies européennes organisaient des concours dont les sujets étaient les résultats, parfois, d'un long débat à l'intérieur des institutions. Cette époque fut celle de l'apogée des questions de prix des académies.

## MOTS-CLÉS

académie, questions de prix, signes, génie de la langue, universalité

## ABSTRACT

In the 18th century, European academies were not mere assemblies of philosophers, literary people and scholars recognized by their peers whose mission was restricted to ensuring the rules and practices in their respective disciplines. As regards languages, academies were, of course, responsible for their standardization, but they also encouraged reflection on language and literature and helped to offer answers to the linguistic questions of the time. To this end, several European academies hosted competitions whose

subjects were sometimes the result of long debate within these institutions. The 18th century was the era in which prize questions posed by academies reached their peak.

**KEYWORDS**

academies, prize questions, signs, genius of language, universality

---

## Introduction

Dans cette contribution, les concours de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse (Berlin) et de l'Institut national (Paris) qui portaient sur des questions linguistiques seront analysés. L'accent sera mis sur les convergences des concours, à commencer par l'anonymat des auteurs des mémoires qui encouragea des non-spécialistes à s'exprimer sur les questions linguistiques proposées. Dans ce sens, les concours étaient aussi une forme de diffusion de la pensée linguistique qui produisait des observations de la part des remarqueurs sur la langue ou des réflexions émanant d'amateurs des théories du langage. Pour finir, la contribution des mémoires suscités par les concours à la production de savoirs sera analysée, en soulignant quelques exemples importants.

### 1. Les académies en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle comme cadre institutionnel

Le nom d'*académie* donné à quelques sociétés savantes n'a rien à voir avec celui de la première Académie fondée par Platon qui était étroitement lié à un endroit consacré où se réunissait la communauté pour des repas et des entretiens mémorables (Canfora 1996 : 43). Les sociétés savantes, issues de l'initiative d'érudits humanistes, étaient d'abord des institutions privées reposant sur une forme d'organisation alternative et rationnelle, en activité à l'époque de la transition entre féodalité et absolutisme et de l'avènement d'une société bourgeoise. Un principe de leur fonctionnement était l'égalité, ce qui mena à une nouvelle définition de la noblesse : celle-ci n'était plus fondée sur la naissance, mais par l'éminence intellectuelle. Il y avait pourtant des similitudes entre les souverains et les érudits qui

garantissaient la continuité des sociétés savantes (Garber 1996 : 28 ; Zelle 2001).

Le renouvellement du concept d'académie dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle commença en Italie : il visa la formation humaniste dans la langue vernaculaire et la littérature écrite correspondante ainsi que l'intégration de la bourgeoisie savante. Il existait plusieurs sociétés savantes régionales dont la principale était l'Accademia della Crusca, fondée en 1583, qui se dédiait à la culture de la langue maternelle, représentée par les textes des « trois couronnes » : Dante, Petrarca et Boccaccio.

En France, on avait discuté la question de la langue longtemps avant la fondation de la Crusca, et on l'avait résolue plus vite et avec un plus grand succès qu'en Italie. On considérait le groupe de poètes postérieurement dénommé la Pléiade comme une proto-académie (Ley 1996 : 296). En ce qui concerne l'Académie française, l'échiquier politique à l'époque de sa fondation peut être relevé d'après le *Projet de l'Académie pour servir de préface à ses statuts* (1634) de Nicolas Faret (voir Krüger 1996). Selon Faret, la nouvelle Académie ne serait plus constituée de savants humanistes disposant d'une érudition universaliste et encyclopédique, mais de personnes ayant pour seules connaissances celles d'un honnête homme. Un cercle intellectuel autour du secrétaire du roi Valentin Conrart était invité par Richelieu à se réunir « sous une autorité publique », c'est-à-dire sous la protection et la surveillance du cardinal (*ibid.* : 365). À la place de l'Académie, fermée en 1793, l'Institut national, fondé en 1795, devint le siège des idéologues avec sa section des *sciences morales et politiques*. Cette institution lança durant l'année 1796 un concours portant sur l'influence des signes sur la pensée qui fut renouvelé deux ans plus tard.

La Royal Society fut fondée en Angleterre en 1660, produisant une rupture dans la conception de l'épistémologie des sciences. La devise de cette académie était *Nullius in verba*, expression d'une défiance envers les mots et l'autorité des maîtres, et son but était le développement des sciences naturelles démontrées par l'expérience. Le scepticisme de la Royal Society s'appuie sur la théorie nominaliste de John Locke (1632-1704) qui exigeait l'explication des idées dénom-

mées par les mots, en lesquels il n'avait pas confiance (voir Locke 1894 [1690], III, X : 123 ; Aarsleff 1982).

Bien que la Royal Society ne discutât pas de questions spécifiquement linguistiques, le problème du rôle de la langue pour la pensée y était présent par sa portée épistémologique (voir Mahler 1996). Pour Locke, le chemin le plus sûr vers la connaissance est la mise en doute des idées innées et la considération des choses elles-mêmes (Locke 1994 [1700] : 57). Mettre en relation les notions abstraites et les premières idées sensibles est un moyen d'expliquer le processus d'abstraction et de généralisation. Les noms de certaines idées sensibles sont généralisés et leur signification s'élargit sur des idées abstraites. Selon Locke, toute la sphère de l'activité intellectuelle de l'homme coïncide avec la présence des signes et leur enchaînement. Le noyau de cette philosophie est la référence à une réalité que les signes délimitent, en définissant leur essence dans un acte linguistique. La cognition humaine forme des idées complexes à partir d'idées simples qui existent séparément les unes des autres. Locke utilise l'idée du 'parricide' pour prouver que l'esprit combine en une seule idée complexe différentes idées dispersées et indépendantes (*ibid.* : 345-346). Tandis que l'idée de 'père' et celle de 'tuer' sont réunies dans l'idée de 'parricide' et forment une espèce distincte, il n'y a pas de concept qui réunisse 'tuer' et 'fils' ou 'voisin'. L'exemple montre très bien que la relativité des concepts liés aux noms pose des problèmes dans le domaine de la morale qui ne peuvent être résolus que par l'autorité d'une convention.

Ce problème de la relation entre les signes et la pensée apparaît sous plusieurs aspects dans des questions de prix au siècle des Lumières (Haßler 1984, 2007 ; Haßler & Neis 2009 ; Ohligschlaeger-Lim 2017). Il était discuté sous l'aspect de la particularité des différentes langues et de leur influence sur la cognition, et vice versa. On l'examinait du point de vue historique, en soulevant la question de l'origine du langage et de la capacité de l'homme à inventer ce dernier. Les avantages d'une langue étaient étudiés ainsi que les possibilités de l'améliorer pour la rendre capable de satisfaire aux besoins de la communication et de la cognition, et, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on en vint à discuter de l'influence des signes sur le développement des sciences.

En Espagne, au contraire, la Real Academia Española exerça une grande influence sur la normalisation de la langue depuis sa fondation en 1713 jusqu'à nos jours. Première académie fondée par l'État, elle avait un champ d'activité restreint, celui de purifier, fixer et donner du lustre à la langue espagnole. Plusieurs autres académies royales virent le jour en Espagne après celle de la langue, telles que les académies de jurisprudence, de pharmacie, de médecine, des belles-lettres, des sciences exactes, des sciences morales et politiques. Leur création favorisa la recherche en délivrant les savants de la prégnance intellectuelle de la Contre-Réforme qui régnait dans les universités (Fries 1996 : 569). En plus de sa contribution à la gloire de la nation et de la langue espagnole par l'élaboration d'un dictionnaire, d'une grammaire et d'un manuel d'orthographe, la Real Academia Española examinait le style des œuvres littéraires. Tandis que l'attitude de normalisation de l'Académie française était prospective et dirigée vers une norme à créer, l'attitude fondamentale de l'Académie royale espagnole était rétrospective (*ibid.* : 585-586) : depuis le Siècle d'or, la langue aurait subi une dégradation qui serait à endiguer et à corriger. Dans ce contexte, l'organisation de concours était marginale et concernait surtout la poésie ou la production de textes littéraires à l'occasion de certains événements ou anniversaires. La discussion sur des problèmes ayant trait au développement de la langue espagnole suscitait pourtant des mémoires qui étaient soumis à l'Académie.

Avant d'en venir à l'Allemagne, terminons ce parcours sur les fondations d'académies européennes avec le Portugal et la Russie, où le débat sur les questions de langue a joué un rôle de façon très différente. En 1720 fut fondée au Portugal une Académie royale d'histoire (Academia Real da História) en charge des recherches sur l'histoire nationale et les conquêtes. Le royaume comptait au XVIII<sup>e</sup> siècle un certain nombre de sociétés littéraires qui organisaient des concours de poésie et se consacraient à la critique de poèmes, mais fort peu à la langue. Dans le contexte de la réforme de l'enseignement réalisée par le marquis de Pombal, plusieurs académies scientifiques furent fondées selon le modèle anglais. La Real Academia das Ciências ouvrit ses portes en 1779 ; outre les classes de mathématiques et de sciences naturelles, elle comportait une classe de belles-lettres qui

était l'objet de débats pour savoir si elle devait s'occuper de la langue, d'une bibliographie nationale, de poésie ou d'autres matières (voir Briesemeister 1996).

En Russie, l'idée d'une académie avait parcouru plusieurs étapes aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et elle avait profondément changé avec l'ouverture vers l'ouest (Sazonova 1996). L'Académie de Saint-Pétersbourg, fondée en 1725, se trouvait sous une dépendance très forte de l'État avec une orientation marquée vers l'utilité et l'application des sciences (voir Nekrasov 1996 ; Michailov 1996). Sur ordre de Catherine II, une académie spécialisée dans l'étude de la langue et de la littérature russes fut fondée en 1783. En 1789-1794, elle publiait déjà un dictionnaire qui s'appuyait surtout sur les grands écrivains (Nekrasov 1996).

On comptait en Allemagne plusieurs académies d'envergure régionale, parmi lesquelles la Société des sciences de Berlin, en particulier, occupait une position d'importance. L'acte fondateur de l'académie leibnizienne de 1700 avait créé les conditions pour la conception d'une institution devant réunir les sciences naturelles, les lettres et les sciences humaines (voir Grau 1996). En 1744, la Société des sciences fut réunie à la Société littéraire de Berlin pour former l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse. Après la réforme de l'Académie par Frédéric II, une restructuration fut opérée (voir Bauer 1996). Les sections de poésie et de rhétorique, de médecine, de théologie et de jurisprudence furent remplacées par une classe de philosophie expérimentale qui s'occupait entre autres de chimie, d'astronomie et de botanique, et une classe de mathématiques à laquelle s'ajoutait une classe de philosophie spéculative qui donna lieu à des concours sur des questions linguistiques. Dans la quatrième classe, celle des belles-lettres, on avait réuni l'archéologie, l'historiographie et la philologie. La classification traditionnelle des sciences avait été abandonnée en faveur d'un principe d'ordre philosophique unique en Europe qui favorisait les questionnements sur la nature du langage et son fonctionnement. Sous le règne de Frédéric II, l'Académie mit quarante-cinq questions de prix au concours. Tandis qu'entre 1745 et 1812, elle avait reçu six cent huit mémoires pour l'ensemble des sujets, après 1812 et jusqu'à la fin du siècle, seuls cent

six auteurs furent amenés à soumettre leurs textes (voir Müller 1975 : 47-48).

Toutes les académies s'étaient engagées à mettre au concours des questions de prix et à en informer le public savant par des journaux. Certaines, comme l'Académie de Göttingen, posaient des questions utiles pour le commerce ou l'industrie. Dans la majorité des pays européens, les académies étaient chargées du développement de la culture, des sciences et des arts, mais aussi de l'encouragement de l'économie et des manufactures. L'Académie de Dijon, fondée seulement en 1725, était devenue célèbre par les questions polémiques auxquelles Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) avait répondu en déployant sa critique de la civilisation : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ?* (1749) ; *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ?* (1754).

La procédure des questions de prix était susceptible d'attirer aussi de jeunes savants ou des personnes qui n'avaient pas d'expérience dans le domaine en question. C'était possible parce que les mémoires étaient soumis de façon anonyme. Les noms des auteurs étaient notés dans une enveloppe qui n'était ouverte que pour les vainqueurs et les auteurs qui avaient reçu un *accessit*, tandis que les autres enveloppes étaient brûlées. On ne peut pas nier que les concours académiques poursuivaient un certain but de recrutement de relève scientifique, ce que confirme l'expression du naturaliste Albrecht von Haller (1708-1777) selon laquelle on voulait mener des étudiants à l'émulation (*auch die Studierenden zur Aemulation zu bringen*, voir Kraus 1963 : 226). Cela ne contredit pas l'opinion du grand historiographe de l'Académie de Berlin, Harnack, qui voyait les questions de prix comme un moyen direct de favoriser le progrès des sciences et de les mettre sur la bonne voie. Selon lui, elles permettaient de mesurer le développement des académies ; elles représentaient l'essor des sciences (Harnack 1901 : 302 ; Neis 2003 : 302).

## 2. Les sujets des questions de prix

### 2.1. La question sur l'influence réciproque des langues et des opinions à l'Académie de Berlin

L'Académie de Berlin avait la particularité de comporter une classe spéculative à côté de celles de mathématiques, de physique, et d'histoire, philologie classique et belles-lettres. On posait chaque année une question, chaque classe étant autorisée à proposer la sienne à tour de rôle. Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, cinq questions furent consacrées au langage, dont quatre soumises par la classe de philosophie spéculative. La cinquième, qui ne sera pas évoquée dans cette contribution, fut proposée en 1793 par la classe de belles-lettres et portait sur l'illustration de la langue allemande. Il ne s'agissait donc pas d'une simple discussion sur les avantages d'une langue dans le domaine de la communication, mais de la solution philosophique de problèmes reliés à la nature de l'homme.

Le premier concours sur un problème linguistique, annoncé pour 1759, portait sur le sujet suivant : *Quelle est l'influence réciproque des opinions du peuple sur le langage et du langage sur les opinions ? Après avoir fait percevoir comment un tour d'esprit produit une Langue, qui donne ensuite à l'esprit un tour plus ou moins favorable aux idées vraies, on pourrait rechercher les moyens les plus praticables de remédier aux inconvénients des Langues.*

On envisageait, bien sûr, les avantages et les inconvénients d'une langue en tant que moyen de communication, mais, de façon plus importante encore, son rôle pour la pensée, les opinions, le développement des sciences, bref : pour le développement des capacités cognitives de l'homme. Il y avait, cependant, aussi une dimension historique de la question proposée. C'étaient tout d'abord certaines idées, certaines manières de penser qui s'exprimaient dans les langues. Celles-ci contribuèrent à stabiliser les opinions qui, de cette manière, devinrent parfois des préjugés. Cette hypothèse n'était pas nouvelle, elle faisait partie de la discussion sur les problèmes linguistiques depuis l'*Essai concernant l'entendement humain* (*Essay Concerning Human Understanding*, 1690) de Locke. Étienne Bonnot de Condillac (1714-1780), César Chesneau du Marsais (1676-1756), Denis Diderot



(1713-1784) ne sont que les penseurs les plus importants ayant participé à cette discussion. Cette relation entre le langage et la pensée était donc presque un lieu commun au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'Académie de Berlin ne voulait pas la remettre en question. De manière inhabituelle, les sept mémoires présentés à l'occasion de ce concours furent tous publiés dans un volume, en 1760, c'est-à-dire un an après le décernement du prix à Johann David Michaelis (1717-1791), un orientaliste de Göttingen. En temps normal, seul le mémoire couronné était publié aux frais de l'Académie. Il existe une explication simple à cette exception : plusieurs mémoires ne répondaient pas vraiment à la question posée par l'Académie, mais traitaient un autre sujet, notamment l'origine du langage, question qui apparaîtra dans le cadre d'un autre concours. Il semble que ce sujet était déjà courant en 1759, et l'Académie jugeait digne de publication les mémoires qui y étaient consacrés.

Pour la mise au concours du sujet de l'influence des langues sur les opinions et des opinions sur les langues, l'Académie a certainement pris en compte un écrit de son président Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759) qui avait déclaré, dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues* (1748), qu'il existait des restrictions cognitives produites par les langues. Maupertuis proposait de comparer des langues fort différentes pour démontrer que les manières de penser des peuples qui les parlent sont si dissemblables qu'il serait impossible de les traduire entre elles (Maupertuis 1970 [1748] : 27).

Il avait vite abandonné cette position relativiste extrême, mais l'auteur du deuxième mémoire français soumis au concours reprend cette opinion, tout en copiant quelques formulations de Maupertuis. L'auteur du premier mémoire français suit quant à lui les topiques de la discussion sur le langage, sans toutefois y ajouter de réflexions personnelles. Le second mémoire en allemand n'aborde pas le sujet proposé, mais décrit l'émergence du langage. Les mémoires en latin sont très brefs et traitent plusieurs sujets voisins (voir les *pièces qui ont concouru* dans Michaelis 1760).

Dans la comparaison des avantages et des inconvénients des langues, l'auteur du mémoire couronné, Michaelis, avait emprunté à la discussion française un terme qui n'était pas courant dans la discussion allemande : le *génie de la langue*. C'est le caractère particulier de

la langue qu'il a en vue, caractère constitué de règles grammaticales et d'un vocabulaire. Ce terme était courant en France depuis la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et il s'employait dans le cadre de jugements portés sur les langues des peuples voisins.

Le discours sur le génie des langues comprenait en effet des jugements appréciatifs portant sur le caractère des peuples qui les parlent. Le marquis Jean-Baptiste Boyer d'Argens (1703-1771), nommé « *Kammerherr* » et directeur général de son académie par Frédéric II, écrit par exemple que « le génie généralement peu vif des Allemands, & leur langue plus propre à écrire des ouvrages de science & de morale, que des pièces d'éloquence & de poésie, ont semblé former un obstacle au grand nombre de poètes & d'orateurs parmi eux » (Argens 1755 : 329).

Michaelis poursuit cette discussion sur le génie des langues et ses relations à la manière de penser des peuples, tout en lui donnant un aspect plus philologique. Il utilise des exemples de langues orientales et fait montre de connaissances que, sans doute, ses concurrents n'avaient pas. Une grande partie des influences favorables ou nuisibles d'une langue sur la pensée du peuple qui la parle sont dues à l'étymologie, objet préféré des études philologiques de Michaelis, qui commence par une description de l'étymologie comme source de diverses vérités (Michaelis 1762 : 27).

Michaelis contribue à une conception « démocratique » de la langue, au débat sur le génie des langues et à l'évaluation des possibilités communicatives et cognitives de langues particulières. Dans ce contexte, il est intéressant de rappeler un des ajouts qu'on trouve dans la traduction française, publiée deux ans après le mémoire écrit en allemand, dans lequel tout un passage sur le langage des hérétiques, qui serait parfois plus proche de la vérité et adopté souvent par les orthodoxes, ne figurait pas :

Les langues sont l'amas de la sagesse & du génie des nations, où chacun a mis du sien. Ceci ne s'entend pas seulement des savans, qui au contraire ont souvent un génie borné, que plus souvent encore le préjugé empêche de voir, & qui après tout font à peine la centième partie du genre humain. Le simple homme d'esprit y fournit peut-être davantage, & l'homme sans lettres y a souvent d'autant plus de part que ses pensées sont, pour ainsi dire, plus voisines de la nature. *Quelquefois l'Hérétique y contribuera ce que le Docteur orthodoxe se gardera bien de contribuer*

*parceque l'autre pense plus librement, & que son point de vûe est moins compassé. Il arrivera même souvent, que les Orthodoxes les plus acharnés contre les Hérésies, en adoptent pourtant le langage, pourvû qu'ils ignorent la source, dont il est émané.* De l'esprit même des enfans, qui est dans sa première vigueur, & encore vuide de préjugé, il sortira de ces traits heureux, de ces associations hardies d'idées marquées au coin du vrai, espèce de tribut dont ce trésor national s'augmente & s'enrichit. (*ibid.* : 27-28, ajout en italique à Michaelis 1760 : 15-16)

Il est important qu'une langue dispose d'assez de mots pour exprimer tout ce que les hommes peuvent penser en un mot clair et distinct, ainsi que pour permettre l'expression de plusieurs perspectives sur la chose exprimée. Mais le manque de mots ne serait pas le seul inconvénient pour une langue. En effet, quand une langue a plusieurs mots pour exprimer une chose et que chacun de ces mots porte une appréciation positive ou négative, le manque de dénomination neutre peut consolider des préjugés. C'est le cas de l'allemand, qui n'a pas de mot neutre pour exprimer *le luxe*, un sujet très important dans les débats des Lumières. Les mots allemands qui existent, tels que *Ueppigkeit*, *Ueberfluß*, contribueraient déjà à la constitution de préjugés contre le luxe.

Il faut donc se méfier des étymologies, qui sont bien « un trésor de bon-sens », mais aussi une source de préjugés. Cette influence nuisible des étymologies, Michaelis veut la limiter en avançant deux arguments. Premièrement :

[...] on peut redresser en quelque façon les étymologies erronées en leur associant des expressions plus justes & plus exactes, que l'on aura inventées pour les mêmes objets. Chacun a ce droit quand il est au fait de la langue qu'il parle : il lui est permis de forger de nouveaux mots et de nouvelles phrases, pourvû qu'elles soient conformes au génie de la langue, & qu'il ne les multiplie pas trop. (Michaelis 1762 : 150)

Deuxièmement, les étymologies ne sont plus présentes dans la conscience linguistique ni dans l'usage de la langue. Selon Michaelis, c'est « une observation désagréable » qui limite surtout l'espoir qu'on pourrait avoir en l'influence positive des étymologies (*ibid.* : 36-37).

Dans un texte ajouté pour la traduction française, Michaelis discute le problème de la création d'une langue universelle destinée à la communication entre les peuples. Selon lui, une telle langue est impossible pour la raison que tout, dans l'évolution de la langue, doit

suivre des lois démocratiques. Il n'a guère confiance en la capacité des savants à s'entendre entre eux, car ces derniers ne cessent d'inventer des termes nouveaux qui troublent la communication (*ibid.* : 167).

Par cette affirmation, Michaelis contredit le fondateur de l'ancienne société savante de Berlin, Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), lequel avait discuté, à plusieurs reprises, la possibilité d'une langue universelle formelle qu'il appelait « la caractéristique universelle » (*characteristica universalis* ou *lingua philosophica*) et qui aurait dû permettre le développement de tous les discours rationnels.

## 2.2. La diversité des langues dans le débat sur l'origine

À la fin de son mémoire, Michaelis avait proposé à l'Académie de poser une autre question, qui – en effet – allait devenir le sujet d'un autre concours : comment une langue pouvait-elle naître parmi des hommes qui n'en avaient pas auparavant ; et comment pouvait-elle atteindre sa perfection et son élaboration actuelles ? C'est pour le concours de 1771 qu'on posa cette question sous la forme suivante : *En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage ? Et par quels moyens parviendront-ils d'eux-mêmes à cette invention ? On demanderait une hypothèse qui expliquât la chose clairement, et qui satisfît à toutes les difficultés* (voir Aarsleff 1974 ; Neis 2003).

Cette question est issue d'une discussion dans l'Académie après la lecture de deux mémoires en 1756, la *Dissertation sur les différens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées* de Maupertuis et la dissertation allemande de Johann Peter Süßmilch (1707-1767) dans laquelle il essayait de prouver que l'origine de la langue est due à une intervention de Dieu (*Versuch eines Beweises, daß die erste Sprache ihren Ursprung nicht vom Menschen, sondern allein vom Schöpfer erhalten habe*, Süßmilch 1766). L'argumentation de Süßmilch est basée sur la relation entre le langage et la pensée ; il se réfère à Rousseau qui n'avait pas pu résoudre le problème et ajoute que pour inventer la langue, l'homme aurait dû disposer d'une pensée développée qui, de son côté, ne serait pas possible sans la langue.

Après avoir mis l'aspect cognitif de la question au concours en 1759, l'Académie voulait terminer, en 1771, le débat continu sur l'origine du langage, mais elle voulait aussi soulever le problème anthropologique de la capacité de l'homme à inventer une langue. Le texte qui invite à traiter le sujet accentue les relations entre le langage et la nature de l'homme. Ce n'est donc plus la perspective philologique de Michaelis, mais un point de vue nettement anthropologique qui domine cette question.

On obtint trente et une réponses, dont le mémoire de Johann Gottfried Herder (1744-1803) qui fut couronné. Vingt-quatre de ces manuscrits se trouvent encore dans les archives de l'Académie, quelques autres ont été réclamés par leurs auteurs, parfois publiés (par exemple Tiedemann 1978 [1772]) et conservés dans des archives privées. C'est le cas d'un manuscrit de Michaelis, qui cette fois encore avait présenté un texte, mais sans succès.

Parmi les manuscrits proposés, on observe une forte tendance à établir des hypothèses sur des faits empiriques. Nous sommes en pleine époque de la naissance de l'empirisme en Europe, et la réflexion linguistique à l'Académie de Berlin ne pouvait y échapper. Plusieurs approches de l'origine du langage se disaient empiriques, par exemple la recherche des vestiges de l'origine du langage dans les langues anciennes (Anonyme I-M 671 : 8).

D'autres auteurs se réfèrent à des langues exotiques pour en déduire des traits généraux propres à toutes les langues. Dans le cas cité, il s'agit de leur caractère régulier et analogique. Les langues ne sont pas de simples imitations, même au Groenland, au Japon, chez les Hottentots, les Oronocs, les Tartares, les Caraïbes, tous parlent une langue régulière et analogique (Anonyme I-M 665 : 57-58). On pourrait montrer à travers plusieurs citations que le problème des différences entre les langues voisines est présent y compris dans des mémoires qui traitent d'un sujet aussi philosophique que l'origine des langues. Il s'agit de constater différents degrés de perfection, de comparer des vocabulaires selon le critère de la richesse, de juger d'un certain type de construction plus ou moins proche d'une syntaxe supposée naturelle. Finalement, la question de la définition du *génie d'une langue* se pose de nouveau (voir par exemple Anonyme I-M 672 : 145 ; 674 : 3 ; 678 : 23-25 ; 681 : 141).

Un manuscrit de cette série est écrit par l'auteur italien Francesco Soave (1743-1806), connu comme un des représentants de l'école sensualiste en Italie. Le manuscrit, rédigé en latin, fut traduit et publié plus tard en italien (Soave 1810). Il s'inscrit dans la tradition de la *questione della lingua*. Soave avait reçu un *accessit* de l'Académie, c'est-à-dire que son mémoire avait été mentionné honorablement sans qu'on lui ait décerné le prix. Dans son texte, Soave utilise une hypothèse déjà diffusée par l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac. Il imagine que deux enfants grandissant en dehors de la société se créent une langue. Cette langue commencerait par l'imitation des sons émis par les animaux dans le but de les dénommer. Une telle hypothèse lui permet d'élaborer un raisonnement sur une évolution naturelle dans le développement des pensées et du langage. D'autre part, Soave revient à la question déjà posée en 1759 quand il reprend l'idée d'une relation entre le vocabulaire et les opinions du peuple. Le fait que les peuples « sauvages » n'ont pas de mots propres qui répondent à ceux de *vertu, justice, liberté, reconnaissance, ingratitude*, n'est pas important en soi, mais renvoie à l'absence de ces notions respectives dans leurs représentations sociales. C'est une réalité culturelle et anthropologique qui se déduit des faits linguistiques donnés et qui devient plus importante, pour quelques auteurs de mémoires, que la question de l'origine elle-même.

Le traitement des bases anthropologiques des langues laissait donc assez d'espace pour l'observation des langues dans leurs spécificités, ainsi que des limites et des possibilités qui découlent de ces particularités pour les connaissances humaines et pour la communication. On s'intéressait surtout à des langues suffisamment anciennes ou exotiques pour ramener aux racines de l'être humain.

### 2.3. L'universalité de la langue française mise en question

Dans son assemblée du 30 mai 1782, la classe de belles-lettres de l'Académie de Berlin invita à répondre à la question de l'universalité de la langue française. C'était quatre ans avant la mort de Frédéric II qui avait toujours nettement favorisé le français, tout en exprimant son mépris pour la langue allemande et pour le travail intellectuel

qui se déployait dans la capitale comme partout dans son royaume (voir Pénisson 1995 ; Piedmont 1984 ; Storost 2008).

Les débats sur l'emploi de la langue française en Allemagne ne naissent pas seulement du conflit entre la cour prussienne francophone et la ville, de plus en plus influencée par les Lumières et qui s'exprime en allemand. Déjà, en 1713, un étudiant de l'université d'Iéna, Johann Friedrich Westenholz, proposait une dissertation académique sur l'*Usage de la langue française en Allemagne* (Storost 1994 : 5). Mais cette question se posa dans un autre contexte, quand les progrès des Lumières en Allemagne et les changements dans l'enseignement en Prusse se heurtèrent à l'attitude d'une cour presque entièrement francisée. Ainsi, le directeur de la classe de belles-lettres, Johann Bernhard Merian (1723-1807), proposa-t-il en 1778 de poser une question sur les avantages de la langue française et les perspectives de son usage (*ibid.* : 15 ; Storost 2008). La proposition de Merian ne fut pas acceptée, mais le sujet devint beaucoup plus actuel avec la publication en 1780 à Berlin, chez Decker, de l'ouvrage de Frédéric II intitulé *De la littérature allemande, des défauts qu'on peut lui reprocher, quelles en sont les causes, et par quels moyens on peut les corriger*, dont la diffusion ne tarda pas. Après ces débats, Merian put renouveler sa proposition avancée en 1778, mais avec plus de chances cette fois.

Il y eut plusieurs réponses peu favorables au choix d'une telle question, parmi lesquelles celle, particulièrement prudente, de Dieudonné Thiébault (1733-1807) : « J'avoue que je vois beaucoup de raisons de Craindre qu'on ne nous dise rien de neuf et de Satisfaisant sur tout cela » (Thiébault, le 15 avril 1782, cit. d'après Storost 1994 : 55). Si l'assemblée de la classe de belles-lettres se décida finalement, le 30 mai 1782, en faveur de la question discutée avec tant d'ardeur, c'est dû à l'insistance de Merian et surtout à l'effet indirect de l'ouvrage de Frédéric qui méritait une réponse.

On en revient donc, même dans un contexte anthropologique, à la diversité des langues, reflet d'une diversité de pensées et de cultures. L'Académie de Berlin s'occupe de cette question sous un aspect très particulier, celui de l'universalité de la langue française. C'est ce qu'on oublie facilement quand on prend le nom d'Antoine de Rivarol (1753-1801) comme étiquette d'une discussion liée au rôle du fran-

çais dans la communication internationale : les opinions de Rivarol sur le génie de la langue montrent qu'il ne s'agit pas d'une innovation, mais d'une reprise d'idées et de jugements ayant cours depuis longtemps sur les langues des pays voisins et sur sa propre langue (Rivarol 1784 : 17-18, 49, 52-53).

Le renvoi au *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) de Rivarol s'inscrit aujourd'hui dans un discours sur la vulnérabilité de la langue française dans la communication internationale et se limite souvent à la mention ornementale et isolée d'une série qui, pourtant, est importante dans le cas présent. L'Académie avait alors reçu vingt-deux réponses dont deux se partagèrent le prix : le mémoire de Rivarol et celui d'un auteur beaucoup moins cité, Johann Christoph Schwab (1743-1821), un philosophe de Stuttgart qui avait enseigné onze ans comme instituteur privé en Suisse avant de devenir professeur de philosophie et de mathématiques à l'école Hohe Karlsschule en 1778. Schwab a gagné trois prix de l'Académie de Berlin. Dans le concours qui nous intéresse, il avait présenté un mémoire en allemand qui prévoyait bien une continuité du français en tant que langue universelle de la communication internationale. Ce mémoire est même plus cohérent et moins contradictoire dans son argumentation que celui de Rivarol. Tandis que le texte de Rivarol est basé sur un patriotisme émotionnel qui classe des stéréotypes de la discussion linguistique menée pendant deux siècles sous l'angle de la question de l'universalité, Schwab s'appuie surtout sur la stabilité acquise par la langue française au cours de son développement. Il met l'accent sur les causes extérieures de l'universalité. Ce sont la littérature écrite en français, la politique et la diplomatie françaises qui sont à l'origine de l'universalité de cette langue, tandis que les avantages qu'une langue acquiert de par son génie sont toujours relatifs (voir Christmann 1978).

Les autres mémoires qui répondaient à la question de l'universalité étaient de provenance diverse, et leurs auteurs, des personnages aussi différents que le littéraire Johann Carl Wezel (1747-1819), le philosophe Johann August Eberhard (1739-1809), le professeur de littérature grecque Johann Michael Afsprung (1748-1808), Carl Euler (1740-1790), fils du grand mathématicien, le médiateur si important entre les cultures européennes, à savoir Friedrich Melchior Grimm



(1723-1807), ou bien encore le Français Jean-Charles Thibault de Laveaux (1749-1827), enseignant sa langue à l'étranger et protégé par Frédéric II. N'oublions pas Étienne Mayet (1751-1825), né à Lyon, fils d'un marchand de tissu et héritier par son oncle de la direction des manufactures de soie en Prusse. La comparaison qu'il effectue entre la langue française et les langues anciennes et modernes n'est pas en faveur de la première (Manuscrit I-M 799, f. 23, cité dans Storost 1994 : 292-293). L'exemple de Mayet, un bourgeois qui, par les circonstances de la vie, est incité à apprendre la langue des voisins et à porter un jugement sur les qualités de sa langue maternelle, n'est certainement pas courant au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais sa contribution au concours de l'Académie est plutôt représentative par son caractère non-professionnel.

Les textes correspondent de façon idéale à ce qu'on pourrait appeler une *série* : ils répondent tous à la même question, dans des conditions comparables (c'est-à-dire à une certaine distance de l'Académie et soumis à son jugement), et plusieurs auteurs étaient bien conscients qu'il s'agissait de la conclusion d'une discussion qui durait depuis longtemps et dont les arguments étaient à examiner et à regrouper. On constate trois types d'argumentation qui se détachent différemment selon les auteurs, mais qui apparaissent simultanément dans presque tous les textes : 1) les avantages de la langue française en soi, son génie, qui s'exprime dans des traits tels que l'ordre naturel, la richesse et en même temps la clarté dans le vocabulaire, l'analogie et le caractère des sons ; 2) la culture française dont la langue est porteuse ; 3) l'influence politique de la France.

Mais le thème des origines de l'universalité de la langue française n'était pas encore épuisé. Il fut remis au concours au Portugal en 1810, évidemment stimulé par les trois tentatives d'occupation française entre 1808 et 1810.

## 2.4. La comparaison des langues et les catalogues

En ce qui concerne l'Académie de Berlin, cette discussion fut poursuivie, mais ses suites ne rencontrèrent pas le même succès que les autres concours portant sur des questions linguistiques. Si la comparaison des langues dans le débat sur l'universalité de la langue française avait un but bien déterminé, on pouvait prévoir, à la fin

du XVIII<sup>e</sup> siècle, un glissement vers une comparaison impartiale des langues. C'est ce que l'Académie avait proposé pour 1792 en invitant à une comparaison des principales langues de l'Europe (*Vergleichung der Hauptsprachen Europas, lebender und todter, in Bezug auf Reichthum, Regelmäßigkeit, Kraft, Harmonie und andere Vorzüge; in welchen Beziehungen ist die eine der anderen überlegen, welche kommen der Vollkommenheit menschlicher Sprache am nächsten?*). Il n'y eut que trois réponses, dont le mémoire d'un prêtre berlinois, Daniel Jenisch (1762-1804), qui remporta le prix (voir Schlieben-Lange & Weydt 1988).

Jenisch sait bien que le temps d'une comparaison philosophique des langues est terminé. Il en est quand même un des derniers représentants. Il est conscient que la méthode hypothétique qui était caractéristique de l'approche spéculative de ce type de comparaison des langues ne correspond plus à l'esprit du temps (voir Jenisch 1796 : VI). Du point de vue pratique, il est peut-être intéressant que ce concours ne s'annonce plus en français. On ne renonce pas, cependant, à la recherche d'une langue parfaite et l'on veut une comparaison impartiale pour laquelle on reprend les critères connus depuis la discussion sur les problèmes du langage à l'époque de la renaissance : la richesse (*Reichthum*), l'analogie (*Regelmäßigkeit*), la force (*Kraft*) et l'harmonie (*Harmonie*).

Un regard sur le texte de Jenisch montre que cette comparaison impartiale ne peut réussir si elle se fonde sur une base linguistique qui n'a pas encore de méthodologie élaborée. Ce sont des critères extérieurs à la langue, notamment l'existence de la liberté de la presse et les contributions des grands philosophes et écrivains, qui ont conduit Jenisch à la constatation d'une supériorité de la langue anglaise par rapport à toutes les autres langues de l'Europe. Les langues romanes suivent grâce à la grandeur de leurs nations, mais leur ordre ne serait pas encore à déterminer, sauf pour la langue portugaise que Jenisch semble totalement méconnaître (*ibid.* : 62-63). Après cela, on trouve une énumération des avantages de la langue allemande (*ibid.* : 63). L'empirisme de ce genre de travaux est marqué par un but très clair : l'évaluation des langues à partir de critères souvent politiques et économiques. C'est dans ce sens que Jenisch avait reformulé la question de l'Académie :

Définir l'idéal d'une langue parfaite : évaluer les langues européennes anciennes et modernes les plus connues à l'aune de cet idéal et montrer quelles sont celles de ces langues qui s'en approchent le plus<sup>1</sup>. (*ibid.* : III)

Il s'agit d'une comparaison évaluative, dont les critères se déterminent *a priori* à partir de l'image idéale d'une langue parfaite. Jenisch s'oppose à une sous-estimation de la diversité des langues, en les supposant comparables dans leurs avantages et leurs désavantages, sans se décider pour une langue qui soit la mesure de toutes les autres. Sur le plan théorique, Jenisch s'oppose aux catégories kantienne en insistant sur l'observation des langues (*ibid.* : VI).

Le seul manuscrit conservé qui ait concouru sur la même question est beaucoup plus rigoureux dans son jugement. Pour l'auteur de ce manuscrit, qui était probablement le philosophe et orientaliste Johann Gottfried Eichhorn (1752-1827), c'est la langue grecque qui mérite d'être rétablie dans son usage et qui faciliterait la communication entre tous les peuples européens.

Cette dernière question de l'Académie de Berlin sur un sujet linguistique s'inscrit dans un courant européen qui menait à l'élaboration de recensements de langues. Catherine de Russie, par exemple, avait demandé à Peter Simon Pallas (1741-1811) de réaliser un tel recensement. Plus tard, les notes des missionnaires jésuites réfugiés à Rome avaient fourni la base d'un grand catalogue des langues du monde, le *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas, según la diversidad de sus idiomas y dialectos* (1800-1805) de Lorenzo Hervás y Panduro (1735-1809) qui contenait, entre autres, une description des langues amérindiennes. Ces catalogues ainsi que les mémoires soumis à l'Académie de Berlin témoignent du fait que l'époque des questions de prix qui suscitaient des réflexions spéculatives sur les langues était passée. Il fallait une autre méthode de comparaison ainsi qu'une autre forme de déploiement des pensées linguistiques.

---

1. *Das Ideal einer vollkommenen Sprache zu entwerfen: die berühmtesten ältern und neuern Sprachen Europens diesem Ideal gemäß zu prüfen; und zu zeigen, welche dieser Sprachen sich demselben am meisten nähern?*

## 2.5. La perfectibilité de la langue en faveur du développement de la pensée dans le concours à l'Institut (1797/1799)

La réflexion sur la perfectibilité de la langue en faveur du développement de la pensée devint encore une fois le sujet d'un concours académique (Ohligschlaeger 2013 ; Ohligschlaeger-Lim 2017). La *section d'analyse des sensations et des idées* de la seconde classe de l'Institut avait soumis pour 1797 trois questions, et elle avait persisté dans son vœu pour la première :

« 1. Déterminer l'état actuel de la science de l'analyse des sensations et des idées, et quel est le but vers lequel elle doit tendre ? [...] »

Le second sujet est de « déterminer quelle peut être l'influence de l'analyse des sensations et des idées sur l'enseignement, l'éducation, la morale et l'art social [...] ».

Le troisième consiste à « déterminer l'influence des signes sur la formation des idées ».

(Archives de l'Institut, procès-verbaux des séances de la première classe, cote A\*1-2)

La classe dans son ensemble choisit pourtant finalement le dernier sujet au lieu du premier. C'était le seul sujet dans lequel il ne soit pas fait mention de l'analyse des sensations et des idées, ce qui s'explique par les antagonismes régnant au sein de la seconde classe entre idéologues et anti-idéologues (Ganault 1992 : 64). Tandis que dans la première section, Dominique Joseph Garat (1749-1833), Constantin-François de Volney (1757-1820), Antoine Destutt de Tracy (1754-1836) et Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) considèrent l'analyse comme la méthode de la République et l'entendement comme son objet premier, dans la seconde section, Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) et Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) se rencontrent dans la lutte contre les idéologues.

Après la décision qui semble avoir été prise en accord avec l'opinion de Mercier et selon laquelle « déterminer l'influence des signes sur la pensée » signifie dénoncer l'obscur terminologie idéologiste, les membres de la première section ne s'intéressent plus au concours (*ibid.* : 66). L'Institut avait reçu treize mémoires de longueur et de qualité très différentes. Selon un rapport du citoyen Garat, « aucun

des mémoires pour le prix de l'analyse n'ayant mérité le suffrage absolu de la section, elle désire que le prix soit remis à l'année suivante »<sup>2</sup>. La poursuite du concours peut être considérée comme un exemple du statut d'autorité intellectuelle de l'Institut.

Le concours de l'an VII se fait l'écho d'une propagation initiale du savoir, notamment dans le *Cours* de Garat à l'École normale. Les mémoires reprennent en effet des passages de la seconde leçon de Garat dans laquelle ce dernier évoque la question du signe et du rapport de la langue aux idées. Si la « philosophie » de Garat est une version faible et peu originale de l'analyse idéologique de l'entendement, il est d'autant plus important de souligner la singularité de sa pensée par rapport à celle de Condillac, avec lequel il prend ses distances.

L'Institut avait explicité le concours en cinq questions :

1. Est-il bien vrai que les sensations ne puissent se transformer en idées que par le moyen des signes ? Ou, ce qui revient au même, nos premières idées supposent-elles essentiellement le secours des signes ?
2. L'art de penser serait-il parfait, si l'art des signes étoit porté à sa perfection ?
3. Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, n'est-ce pas à la perfection des signes qu'on en est redevable ?
4. Dans celles qui fournissent un aliment éternel aux disputes, le partage des opinions n'est-il pas un effet nécessaire de l'inexactitude des signes ?
5. Y a-t-il quelque moyen de corriger les signes mal faits, et de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration ? (Lancelin 1800-1803, vol. 1 : XII)

Entrant dans la tradition des concours des académies européennes du XVIII<sup>e</sup> siècle, le texte de l'Institut, de caractère déjà très dominant, avait provoqué la production d'une série méthodologique de dix mémoires qui laisse pourtant voir des différences dans l'adaptation de l'idéologie à une nouvelle situation.

Les mémoires soumis en l'an VII répondent tous à la question du rôle joué par les signes dans le passage de la pluralité des sensations à l'unité de l'idée. Seuls deux mémoires n'utilisent pas le concept du signe comme instrument du maintien de l'unité cognitive : celui

---

2. Archives de l'Institut, procès-verbaux de la seconde classe, A\*1, séance du 22 frimaire an VI, 17<sup>e</sup> séance.

de Pierre-Roland-François Butet de la Sarthe (1769-1825, mémoire n° 5), directeur de l'École polymathique, qui était présent dans toutes les séries textuelles des idéologues, et celui de Jean-Baptiste Escher (mémoire n° 4), professeur à l'École centrale de Strasbourg et lecteur de Kant (Ganault 1992 : 73). Le mémoire de Butet contient les éléments de sa lexicographie ; l'auteur cherche à extraire le signe de son caractère purement instrumental. Il accompagne son propos d'un long commentaire de Volney et soutient que le rôle majeur du signe est exemplairement illustré par l'algèbre, en particulier par le calcul différentiel. Ce parallélisme est récurrent dans tous les mémoires, mais il se trouve de façon particulièrement explicite chez Nicolas-François Canard (1754-1833), professeur de mathématiques à l'École centrale de Moulins (mémoire n° 6). Ce sont les signes, selon Canard, qui réduisent la pluralité des sensations et des idées primitives en système de différences. Il s'agit donc de « déterminer ce qui circonscrit l'unité d'idée », et « ce qui circonscrit l'unité d'idée est la différence » (Canard, mémoire n° 6 : 31-33).

Il est très rare de trouver l'idée simpliste de l'interchangeabilité des signes et des idées formulée d'une façon mécaniste dans les mémoires soumis à l'Institut, comme c'est le cas dans le mémoire de Pierre-François Lancelin (1769 ?-1809) :

Nos idées, leurs signes, et l'art de les employer, sont donc pour le cerveau ce que les matériaux, les outils, les leviers sont pour la main et les bras dans la construction des machines, des bâtimens, et dans tous les grands travaux mécaniques des hommes [...]. (Lancelin 1800-1803, vol. 1 : xvi)

Dans la majorité des mémoires, les auteurs prenaient des précautions et exprimaient des réserves quant à la possibilité de concevoir des signes susceptibles de développer les sciences. On avait beau supposer que l'amélioration des langues produirait de meilleurs moyens pour l'entendement, le véritable progrès des sciences dépendait des méthodes de ces dernières. Les essais de pasigraphies proposés par les idéologues n'eurent pas beaucoup de succès. Et finalement, le perfectionnement de la langue d'une science ne dispense pas de la nécessité d'un usage correct et attentif. Ainsi, dans le quatrième volume de la version élargie de son mémoire couronné, Joseph-Marie Degérando (1772-1842) constate avec une certaine désillusion, mais

non sans espoir, que « l'impossibilité où nous sommes de nous créer un système de signes parfaitement philosophique, nous reconduit naturellement à nos langues usitées, en relève à nos yeux l'importance, et fixe sur leur usage, sur leur réforme, toutes les méditations du philosophe » (Degérando 1800, vol. 4 : 486).

Lorsque les signes sont nécessaires à la formation d'idées complexes, cela ne signifie pas, selon la théorie de Degérando, que ces idées puissent être réduites à des mots. C'est seulement sous cette restriction, qui va à l'encontre d'une interprétation nominaliste, qu'il est d'accord avec l'idée selon laquelle on pense avec des mots. L'influence vicieuse du langage sur la pensée ne doit pas être exagérée, ce n'est pas la diversité des acceptions d'un mot qui produit une diversité d'opinions sur la chose désignée mais, plus souvent, la contradiction des opinions préexiste à la confusion et l'incertitude des mots ; Degérando propose ainsi de faire l'inventaire des idées élémentaires qu'ils recouvrent, ainsi que des relations existant entre elles.

### 3. La contribution des concours académiques au savoir de l'époque

Quand on veut évaluer la contribution des concours académiques au savoir sur le langage et les langues, il faut rappeler qu'il n'y avait pas d'institution spécialisée, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les recherches sur des sujets en relation avec la théorie des langues. En soulevant ces questions, les académies assumaient ce rôle. Elles pouvaient atteindre un large public et inciter à des réflexions sur le langage. Les savants connus ne bénéficiaient d'aucun privilège et de jeunes chercheurs ou des érudits issus d'autres professions pouvaient y participer.

L'innovation dans les mémoires résidait plutôt, cependant, dans l'arrangement des idées. Il y avait peu d'idées nouvelles et les auteurs sur lesquels les contributeurs s'appuyaient n'étaient pas forcément mentionnés. On peut constater l'existence d'un certain canon de textes de références, souvent cités ou auxquels il est fait allusion, mais dont on ne nomme pas toujours l'auteur. La plus grande différence entre les concours réside dans leur répartition entre les discours normalisateurs et les discours philosophiques sur le langage,

ce qui témoigne du fait qu'une institutionnalisation de la linguistique n'avait pas encore eu lieu. Les remarques sur la langue et son usage dominant nettement à l'Académie française et à la Real Academia Española, tandis que l'Académie prussienne avait limité les sujets de ses concours à des questions théoriques et philosophiques. Mais cette délimitation n'est pas absolue. Nombre de mémoires soumis à Berlin s'engagèrent dans la résolution de doutes sur l'usage de la langue et la Real Academia Española reçut des mémoires qui étaient à la hauteur de la discussion sur des problèmes de la théorie linguistique.

L'importance du concours sur l'origine du langage (1771) est surtout connue par le mémoire de Herder auquel le prix fut accordé, mais on connaît beaucoup moins la série des autres mémoires qui apportèrent des idées parfois en phase avec le mémoire couronné, parfois en contradiction avec lui. Entre le concours berlinois portant sur l'influence réciproque du langage sur les opinions et des opinions sur le langage (1759) et le concours académique parisien consacré à l'influence des signes sur la pensée (1799), on peut constater une concordance thématique, mais également une dissonance argumentative qui relève du tournant sémiotique des sciences, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mettant à l'arrière-plan l'orientation anthropologique présente dans le concours antérieur.

Il faut se demander si les concours académiques étaient toujours une forme opportune de production de pensée scientifique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien sûr, la généralisation des journaux et la communication plus dense et disséminée qu'ils permettaient avaient diminué l'importance des concours académiques vis-à-vis du traitement des questions philosophiques et linguistiques. Il y avait aussi la différenciation scientifique à laquelle les académies devaient s'adapter. Cependant, les questions de prix demeuraient un axe essentiel de l'activité de l'Académie de Berlin et de nombreuses autres. Des questions de prix sur la langue allemande, sur la comparaison des langues, sur l'histoire de l'archéologie et sur les progrès de la métaphysique au XVIII<sup>e</sup> siècle furent mises au concours et elles continuèrent d'attirer des auteurs grâce à la réputation de l'Académie.



## Bibliographie

- Aarsleff, Hans. 1974. The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder. *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*, dir. par Dell Hathaway Hymes. Bloomington : Indiana University Press. 93-156.
- Aarsleff, Hans. 1982. *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Anonyme. I-M 665. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Anonyme. I-M 671. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Anonyme. I-M 672. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Anonyme. I-M 674. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Anonyme. I-M 678. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Anonyme. I-M 681. *Mémoires pour le prix de la classe spéculative de 1771*. Archiv der Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Preisbewerbungsschriften zu den Preisaufgaben der Akademie. Manuscrit.
- Argens, Jean-Baptiste de Boyer. 1755. *Lettres juives*. La Haye : Paupie.
- Azouvi, François, éd. 1992. *L'institution de la raison. La révolution culturelle des idéologues*. Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales & Librairie philosophique J. Vrin.

- Bauer, Barbara. 1996. Die Anfänge der Berliner *Académie royale des sciences* im Urteil der gelehrten Öffentlichkeit. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 1413-1453.
- Briesemeister, Dietrich. 1996. Akademien in Portugal und Brasilien in der Frühen Neuzeit. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 604-622.
- Canfora, Luciano. 1996. Die Akademie in Griechenland, mit einem Ausblick auf Alexandrien. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 43-52.
- Christmann, Hans Helmut. 1978. Antoine de Rivarol und Johann Christoph Schwab pari passu. Zwei Stellungnahmen zur Universalität der französischen Sprache. *Studia neolatina. Festschrift für Peter M. Schon*, dir. par Johannes Thomas. Aachen : Mayer. 24-37.
- Condillac, Étienne Bonnot de. 1947. *Œuvres philosophiques*, éd. par Georges Le Roy. Paris : Presses universitaires de France.
- Dégérando, Joseph Marie. 1800. *Des signes et de l'art de penser*. Paris : Goujon, Fuchs & Henrichs.
- Fries, Dagmar. 1996. Die Real Academia Española im 18. Jahrhundert. Sprachpflege zum Ruhm der Nation. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 568-592.
- Ganault, Joël. 1992. Idéologie et organisation du savoir à l'Institut national. L'exemple du concours sur l'influence des signes. *L'institution de la raison. La révolution culturelle des idéologues*, dir. par François Azouvi. Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales & Librairie philosophique J. Vrin. 63-81.
- Garber, Klaus. 1996. Sozietät und Geistes-Adel: Von Dante zum Jakobiner-Club. Der frühneuzeitliche Diskurs *de vera nobilitate* und seine institutionelle Ausformung in der gelehrten Akademie. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 1-39.

- Garber, Klaus & Heinz Wismann, éd. 1996. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- Grau, Conrad. 1996. Zur Vor- und Frühgeschichte der Berliner Sozietät der Wissenschaften im Umfeld der europäischen Akademiebewegung. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 1381-1412.
- Harnack, Adolf von. 1901. *Geschichte der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Berlin : Reichsdruckerei.
- Haßler, Gerda. 1984. *Sprachtheorien der Aufklärung zur Rolle der Sprache im Erkenntnisprozeß*. Berlin : Akademie-Verlag.
- Haßler, Gerda. 2007. Texts of Reference and Serial Texts in the Constitution of a Notional Paradigm: The Example of the French Ideologues. *History of Linguistics 2002. Selected Papers from the Ninth International Conference on the History of the Language Sciences, 27-30 August 2002, São Paulo – Campinas*, dir. par Eduardo Guimarães & Diana Luz Pessoa de Barros. Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins Publishing Company. 63-71.
- Haßler, Gerda & Cordula Neis. 2009. *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*. Berlin & New York : Walter de Gruyter.
- Herder, Johann Gottfried. 1778. Über den Ursprung der Sprache. *Herders Werke in fünf Bänden*, éd. par Regine Otto, vol. 2. Berlin & Weimar : Aufbau-Verlag. 89-200.
- Hervás y Panduro, Lorenzo. 1800-1805. *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de éstas, según la diversidad de sus idiomas y dialectos*. Madrid : Administración del Real Arbitrio de la Beneficencia.
- Jenisch, Daniel. 1796. *Philosophisch-kritische Vergleichung und Würdigung von vierzehn ältern und neuern Sprachen Europens, namentlich: der Griechischen, Lateinischen; Italienischen, Spanischen, Portugiesischen, Französischen; Englischen, Deutschen, Holländischen, Dänischen, Schwedischen; Polnischen, Russischen, Litthauischen. Eine von der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften gekrönte Preisschrift des Herrn D. Jenisch, Prediger in Berlin*. Berlin : Friedrich Maurer.
- Kraus, Andreas. 1963. *Vernunft und Geschichte. Die Bedeutung der deutschen Akademien für die Entwicklung der Geschichtswissenschaft im späten 18. Jahrhundert*. Fribourg, Basel, Vienne : Herder.

- Krüger, Reinhard. 1996. Der „honnête homme“ als Akademiker. Nicolas Farets *Projets de l'Académie* (1634) und seine Voraussetzungen. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 348-409.
- Lancelin, Pierre-François. 1800-1803. *Introduction à l'analyse des sciences, ou de la Génération, des Fondemens, et des Instrumens de nos connoissances*. Paris : Bossange, Masson & Besson.
- Ley, Klaus. 1996. Von der *Brigade* zur *Académie du Palais*. Zur Institutionalisierung humanistischer Bildungsideale in Frankreich unter den letzten Valois. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 287-327.
- Locke, John. 1894 [1690]. *An Essay Concerning Human Understanding*. Collated and Annotated, with Prolegomena, Biographical, Critical, and Historical by Alexander Campbell Fraser. Oxford : University of Oxford Press.
- Locke, John. 1994 [1700]. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Trad. par Coste, éd. par Émilienne Naert. Paris : Vrin.
- Mahler, Andreas. 1996. Die Materialität der Transparenz. Sprache, Politik und Literatur in der englischen Aufklärung. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 721-754.
- Maupertuis, Pierre Louis Moreau de. 1970 [1748]. *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues*. *Varia Linguistica. Textes de Maupertuis, Turgot, Condillac, Du Marsais, Adam Smith*, éd. par Charles Porset, préface par Michèle Duchet. Bordeaux : Ducros. 25-27.
- Michaelis, Johann David. 1760. *Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, sur l'influence réciproque du langage sur les opinions, et des opinions sur le langage, avec les pièces qui ont concouru*. Berlin : Haude & Spener.
- Michaelis, Johann David. 1762. *De l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions. Dissertation qui a remporté le prix de l'Académie des sciences & belles lettres de Prusse, en 1759*. Traduit de l'Allemand. Brême : George Louis Förster.

- Michailov, Aleksandr. 1996. Lomonossow als Mitgestalter der St. Petersburger Akademie der Wissenschaften. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 996-1017.
- Müller, Hans-Heinrich. 1975. *Akademie und Wirtschaft im 18. Jahrhundert. Agrarökonomische Preisaufgaben und Preisschriften der Preußischen Akademie der Wissenschaft*. Berlin : Akademie-Verlag.
- Neis, Cordula. 2003. *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts. Die Berliner Preisfrage nach dem Ursprung der Sprache (1771)*. Berlin & New York : Walter de Gruyter.
- Nekrasov, Sergej M. 1996. Die Russische Akademie. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 993-995.
- Ohligschlaeger, Kerstin. 2013. Idée, signes et perfectionnement de la pensée dans trois mémoires du concours académique sur l'influence des signes sur la pensée (1799). *Actes del 26é Congrès de Lingüística i Filologia Romàniques (València, 6-11 de setembre de 2010)*, dir. par Emili Casanova Herrero & Cesáreo Calvo Rigual, vol. 7. Berlin : Walter de Gruyter. 607-616.
- Ohligschlaeger-Lim, Kerstin. 2017. *Erkenntnistheorien im ausgehenden 18. Jahrhundert in Frankreich. Eine Neubetrachtung des Pariser Wettbewerbs zur Frage nach dem Einfluss der Zeichen auf das Denken (1797/99)*. Münster : Nodus Publikationen.
- Pallas, Peter Simon. 1786-1789. *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*. Petropoli : Schnoor.
- Pénisson, Pierre, éd. 1995. *Académie de Berlin. De l'universalité européenne de la langue française. 1784*. Paris : Fayard.
- Piedmont, René. 1984. *Beiträge zum französischen Sprachbewußtsein im 18. Jahrhundert*. Tübingen : Narr.
- Rivarol, Antoine. 1784. *De l'Universalité de la langue française*. Paris : Bailly & Desseigne.
- Sazonova, Lidija. 1996. Zur Entstehung der Akademien in Rußland. *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition. Die europäischen Akademien der Frühen Neuzeit zwischen Frührenaissance und Spätaufklärung*, dir. par Klaus Garber & Heinz Wismann. Tübingen : Max Niemeyer Verlag. 966-992.

- Schlieben-Lange, Brigitte & Harald Weydt. 1988. Die Antwort Daniel Jenischs auf die Preisfrage der Berliner Akademie zur „Vergleichung der Hauptsprachen Europas“ von 1794. *Beiträge zur Geschichte der romanischen Philologie in Berlin*, dir. par Jürgen Trabant. Berlin : Colloquium Verlag. 1-26.
- Schwab, Johann Christoph. 1785. *Von den Ursachen der Allgemeinheit der Französischen Sprache, und der wahrscheinlichen Dauer ihrer Herrschaft*. Stuttgart : Jacob Friedrich Heerbrandt.
- Soave, Francesco. 1810. *Istituzioni di Logica, Metafisica ed Etica*, vol. V : *Opuscoli metafizici*. Venezia : Andrea Santini e Figlio.
- Storost, Jürgen. 1994. *Langue française – langue universelle ? Die Diskussion über die Universalität des Französischen an der Berliner Akademie der Wissenschaften. Zum Geltungsanspruch des Deutschen und Französischen im 18. Jahrhundert*. Bonn : Romanistischer Verlag.
- Storost, Jürgen. 2008. *Langue française – langue universelle ? Die Diskussion über die Universalität des Französischen an der Berliner Akademie der Wissenschaften. Zum Geltungsanspruch des Deutschen und Französischen im 18. Jahrhundert*. 2<sup>e</sup> éd. révisée, complétée et augmentée. Hambourg : Verlag Dr. Kovač.
- Süßmilch, Johann Peter. 1766. *Versuch eines Beweises, dass die erste Sprache ihren Ursprung nicht vom Menschen, sondern allein vom Schöpfer erhalten habe*. Berlin : Buchladen der Realschule.
- Tiedemann, Dieterich. 1978 [1772]. *Versuch einer Erklärung des Ursprunges der Sprache*. Hildesheim : Gerstenberg.
- Zelle, Carsten. 2001. [Dossier thématique] Akademien im 18. Jahrhundert/ Academies in the Eighteenth Century. *Das achtzehnte Jahrhundert. Zeitschrift der deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts* 25(1).